

Le Canada Musical.

VOL. 7.]

MONTREAL, 1^{ER} NOVEMBRE 1880.

[No. 7.

LOUIS LAMBILLOTTE ET SES FRÈRES,

PAR

MATHIEU DE MONTER.

I

L'ENFANCE

Au pays de Hainaut, en Belgique, non loin de Gossier, sur la route de Charleroy, il est un petit hameau appelé la Hamaide. A la fin du siècle dernier, l'industrie n'en avait pas encore modifié l'aspect. Là où tourment aujourd'hui les roues des usines, de grands bois s'étendaient à perte de vue; des troupeaux, que Paul Potter eût pris pour modèles, paissaient les hauts et drus herbages, remplacés maintenant par les puits d'extraction des houillères. Non déchirée en ces temps par le pic du mineur cherchant le formidable élément de l'activité moderne, la plaine ondulait mollement jusqu'à de larges horizons. Pays calme, sans mélancolie toutefois; climat âpre. La race en est rude, industrielle, persévérante, probe et candide, avec une tendance au merveilleux; son caractère est une sorte de soumission prolongée. Sous ce ciel brumeux, les vaines sensibilités, les aspirations romanesques font place à un réalisme vigoureux et austère.

C'est là que naquirent les trois frères Lambillotte: Louis le 27 mars 1796, François en 1802, Joseph en 1805. Leurs parents étaient moitié paysans, moitié négociants. Un petit "Commerce" dans une maisonnette, — poudre et café, épices et tabac, du fer et des tissus: aux alentours, le verger et les champs; devant la porte, un grand orme cerclé d'un banc, rendez-vous, taverne, salle de bal, casino politique du village aux jours de kermesse. Décor agreste, qui ne vous connaît!

Louis reçut de sa mère sa première instruction: bien incomplète, par conséquent. Savoir à part, les mères commencent souvent, mais rarement elles persistent; elles n'étudient juste que dans la mesure de l'enfant, n'apprennent que ce qui peut l'aider, s'en tiennent là, disant: C'est bien assez. La chose ainsi réduite devient fastidieuse et elle excède la mesure de toute patience.

Cette brave femme et son mari apprirent toutefois, par l'exemple, à leurs enfants, à aimer l'Auteur de tous les biens; à être plutôt qu'à paraître; à préférer une vie égale et tranquille, avec l'estime de ses égaux, à de lointaines aventures; à renoncer aux chimères; à poursuivre d'utiles et pratiques desseins; à cultiver cette sorte de mérite qui a sa récompense en soi-même et se suffit. Faire tout cela et par choix, c'est le propre du sage.

Le jeune Louis, qui devait tant aimer et cultiver la musique, n'y fut guère initié de bonne heure. De temps à autre, cependant, il assistait à des concerts... de musiciens ambulants. A la lisière des bois, sur la grand'place du village, il écoutait, il surprenait la poésie mystérieuse et pittoresque de ces tribus voyageuses qui ont spiritua-

lisé la patrie au point de l'emporter avec elles, enfermée dans une escarcelle, et qui passent, indifférentes, au milieu de la propriété alarmée, sachant, au signal du danger, décamper brusquement et bientôt s'effacer;

Comme un essaim chantant d'histrions en voyage,
Dont le groupe décroît derrière le coteau.

Ses concerts de tous les jours, son orchestre ordinaire, c'étaient les cloches de Charleroy. Selon que le vent arrivait, la symphonie aérienne frappait son oreille en douces cadences, tantôt mourant au loin, tantôt reprenant avec force et toujours plus haut. Il éprouvait déjà cette sympathie avec les sons si développée dans les natures impressionnables et qui fait que, suivant le ton où l'esprit est monté, l'oreille se trouve flattée par des airs tendres ou mâles, vifs ou graves. Quelque corde, à l'unisson avec ce que nous entendons, est touchée au dedans de nous et le cœur répond. La musique, même le rythme sonore, dit tant d'infini, de poésie pure aux imaginations ardentes!

L'intelligence précoce du jeune Lambillotte, sa gentillesse, sa vivacité d'esprit et surtout sa jolie voix et ses aptitudes musicales, le firent bientôt remarquer parmi la troupe rustique de l'espoir de la Hamaide. Deux anciennes chanoinesses du Chapitre de Sainte-Geترude de la collégiale de Nivelles le prirent en amitié. Avec elles, il fit ses premières gammes sur un vieux clavecin aux touches noires, aux dièzes d'ivoire jauni, qui s'était enroué à sonner les sonates de Philidor; elles lui apprirent tout ce qu'elles savaient elles-mêmes, brunettes, motets, madrigaux du dernier siècle et d'autres plus anciens de Van Ockeghem, de De Kerle, de Créquillon, de Verdelot, de Roland de Latre, de Vaelrant, avec des ariettes d'opéras, et tout un choix de cantiques arrangés sur les plus belles chansons du temps. Ses progrès furent rapides, dans ce salon au style élégant et sobre, au jour discret, son Conservatoire à lui: ses maîtresses étaient si délicates d'esprit et d'oreille, si patientes, si attentives, et de leurs mains s'échappaient tant d'exquises friandises! Un jour vint où leur élève put jouer son premier morceau sur l'orgue de Gossier: l'accompagnement de *l'Inviolata* que l'on chante au Salut. Il était si petit qu'il ne put se jucher sur le banc de l'organiste, et fut obligé de jouer debout, le menton et les mains au clavier...

Un abbé italien, chapelain d'un château du voisinage, après avoir entendu cet enfant riche de tant d'espérances, l'aurait demandé à cette époque à ses parents — il avait de huit à dix ans — et lui aurait donné les premières notions de la composition.

Le jeune Lambillotte connaissait déjà l'harmonie, était maître de son instrument et chantait avec un certain goût, lorsque l'organiste de l'église de Charleroy, religieux de l'ordre des Prémontrés, se plut de son côté à le perfectionner dans l'art auquel il semblait devoir se vouer tout entier. Louis était souvent chargé, par son père, de porter le dimanche des sommes d'argent à un banquier de cette ville; ses amis d'enfance se souviennent encore de la rapidité avec laquelle il faisait le che-